



# ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

N° 6 FÉVRIER 1979

Le numéro : 5 frs  
Abonnement de dix numéros : 40 frs  
Paraît au milieu de chaque mois

Ont collaboré à ce  
numéro :

MM. Auger

Favez

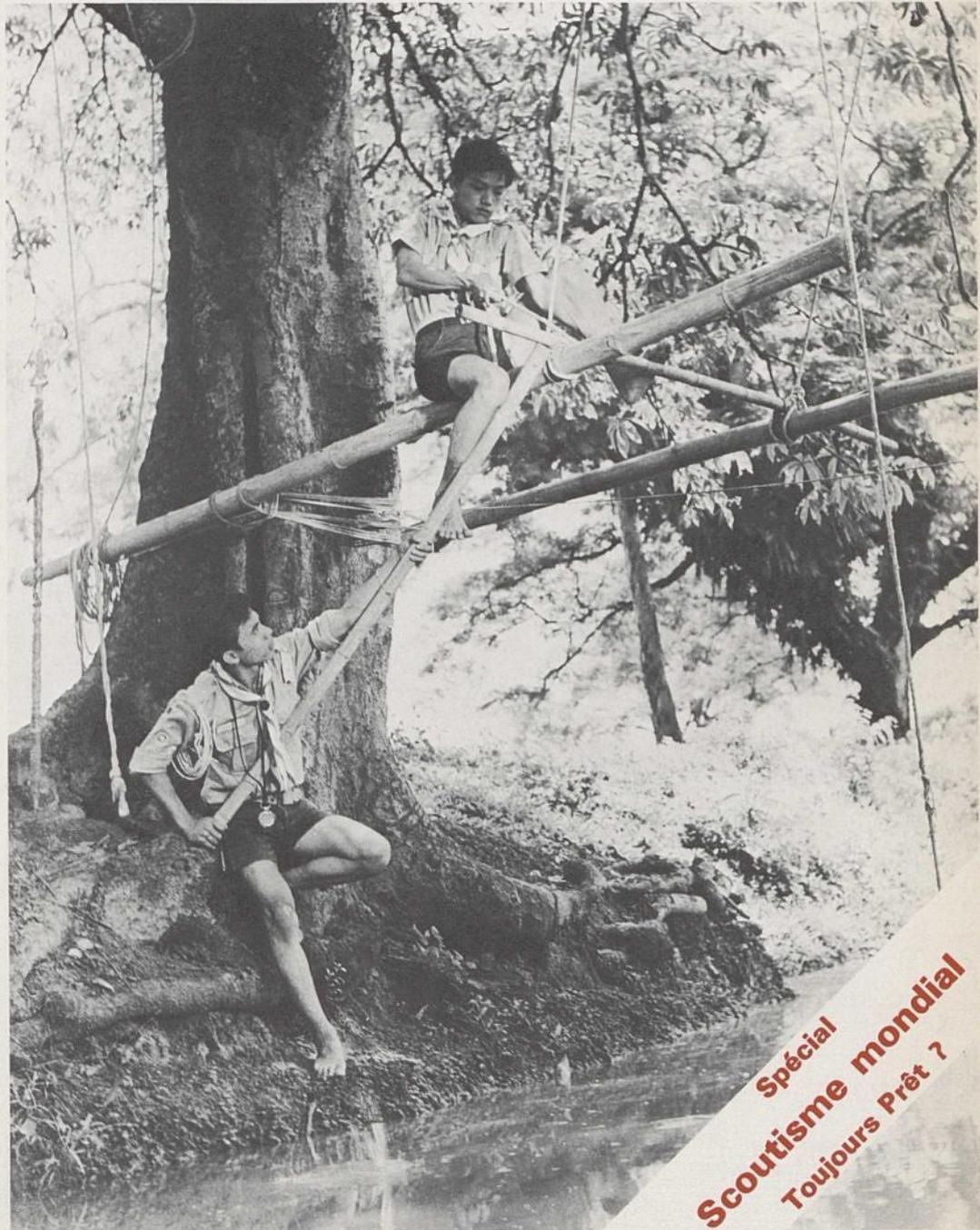
Kowarski

Ladame

Mussard

Nagy et

M<sup>me</sup> Mognetti

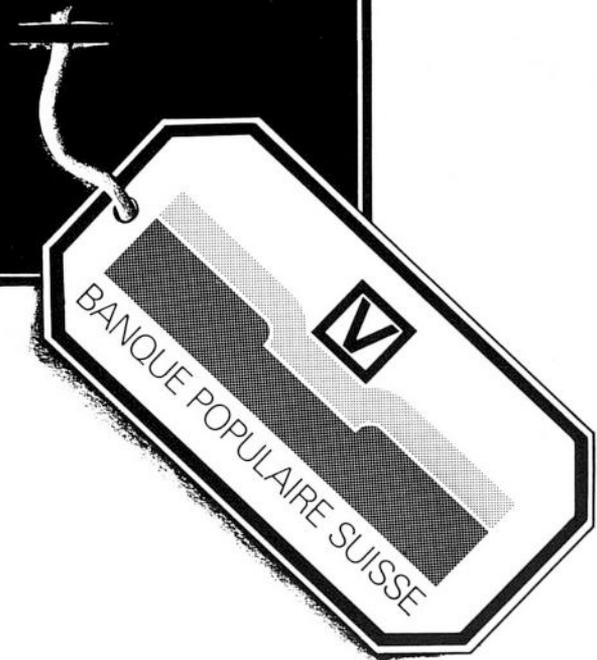


**Spécial**  
**Scoutisme mondial**  
**Toujours Prêt ?**

*Il y a des scouts dans 115 pays. Ici en Extrême-Orient.*

**L'argent:  
c'est  
notre spécialité.**

Faites confiance  
aux  
gens de métier.



# Swissair relie la Suisse à l'Amérique du Nord depuis 30 ans. Cela rapproche.

30 ans de vols réguliers Suisse-Amérique du Nord! C'est une longue et passionnante expérience, qui a permis à Swissair de faire une heureuse découverte: il n'y a pas que ses avions qui rapprochent la petite Suisse blottie entre ses montagnes, et le pays aux possibilités et aux horizons illimités. En effet, sur l'autre rive de la Grande Mare, beaucoup de choses, plus grandes sans doute ou plus audacieusement conçues, présentent d'incontestables analogies avec ce qu'on trouve chez nous, ou n'en sont pas très éloignées.

Il existe bien sûr des différences, comme vous pouvez le constater. Swissair voit dans ces différen-

ces une raison suffisante de proposer aux Suisses la possibilité de se rendre tous les jours non-stop de Zurich à New York par Boeing 747 Jumbo Jet - six fois par semaine non-stop de Genève à New York également par Jumbo Jet - tous les jours non-stop à Boston et de là à Chicago - et enfin (en collaboration avec Air Canada) tous les jours à Montréal et à Toronto, où ils ont le loisir de s'ébahir de la grandeur des choses. Et du pouvoir d'achat de notre franc.

Votre agence de voyages IATA et Swissair se feront un plaisir de vous fournir encore d'autres détails.

**Our Statue of Liberty**



**Our Greyhound**



**Our Grizzlies**



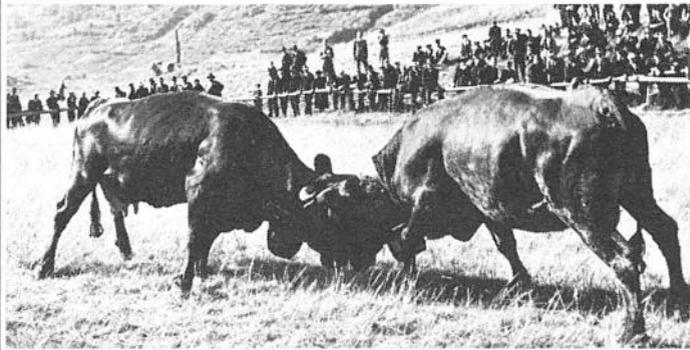
**Our Jimmy Carter**



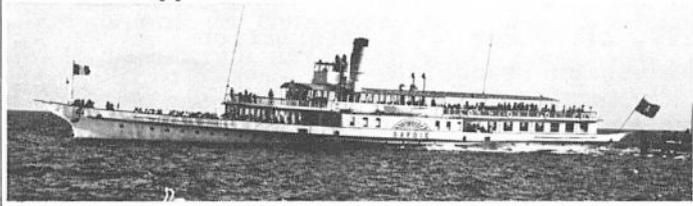
**Our Capitol**



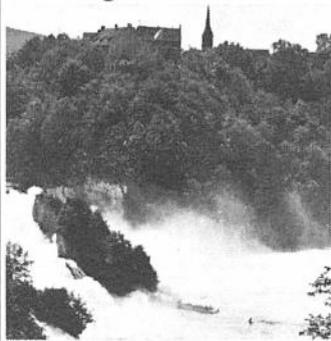
**Our Rodeo**



**Our Mississippi Steamer**



**Our Niagara Falls**



**Our Arthur Miller**



**Our Real Money**



**Our New York Times**



**Our Golden Gate Bridge**



**Our American Airlines, our Air Canada, our Braniff, our Continental, our CP-Air, our Delta, our Eastern, our National, our Pan Am, our Northwest Orient, our TWA, and our United:**



AU SOMMAIRE DU PRESENT NUMERO :

- Paul LADAME : *Editorial* ..... 3
- Jean MUSSARD : *Pierre AUGER, Lew KOWARSKI et les limites du Gigantisme* ..... 5
- Pierre AUGER : *G I G A N T I S M E* ..... 7
- Laszlo NAGY : *Après 72 ans de scoutisme : TOUJOURS PRETS ? Pour faire quoi ?* ..... 10
- Jean-Claude FAVEZ : *La Suisse et les réfugiés durant la Deuxième guerre mondiale* ..... 15
- Elisabeth MOGNETTI : *Le Musée du Petit Palais d'Avignon* ..... 17
- *Echos des dernières manifestations* ..... 19

A L'AFFICHE DE L'ATHENEE :

5 mars  
20 h.30

*Classe de l'Industrie et du Commerce*  
LIMITES DU GIGANTISME SCIENTIFIQUE

Exposés de MM. les professeurs

Pierre AUGER (Paris), membre de l'Académie des Sciences  
Lew KOWARSKI (Genève), pionnier de l'énergie atomique

Note : Les deux orateurs ont joué un rôle de premier plan dans la création et l'établissement à Genève du C.E.R.N., le premier en qualité de directeur du Département des Sciences exactes et naturelles de l'UNESCO, le deuxième en qualité de directeur scientifique du Commissariat (français) à l'énergie atomique.

19 mars  
20 h.30

*Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre*  
LES MASS MEDIA SUR LA SELLETTE

Débat public avec la participation de :

Mme Jeanne HERSCH, philosophe, et  
MM. Michel BARDE, Claude MONNIER et  
Christian BERNADAC, Paris, directeur de l'information de la Ière chaîne de télévision française.



ATHENEE

**Editeur et Rédacteur responsable :** Paul A. LADAME

**Rédaction et administration :** Palais de l'Athénée,  
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

**Imprimerie :** Studer SA, 5, route des Jeunes  
1211 Genève 26 - Case postale 228

**Abonnements Suisse :** 10 numéros: Fr. 40.—

**Abonnements Etranger :** Veuillez demander le tarif de l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776, comporte trois Classes :

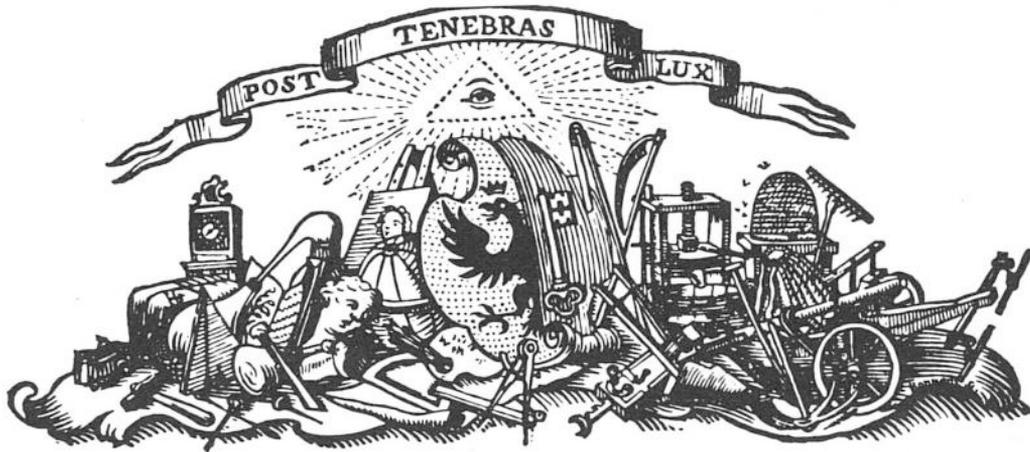
- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE  
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève  
Tél. (022) 20 41 02



Les articles publiés dans ATHÉNÉE n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non sollicités.



## ÉDITORIAL



**ATHENEE** se réjouit de pouvoir commencer l'année avec trois bonnes nouvelles. La première vient de l'Hôtel de Ville. En date du 24 janvier 1979, le Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève a pris la décision de classer le Palais de l'Athénée, ce qui permettra, sans plus tarder, d'entreprendre les travaux de restauration qui s'imposent. La persévérance et la diplomatie de notre Président sont ainsi justement récompensées. Une fois encore, M. Eric Choisy a bien mérité de la Société des Arts. C'est l'occasion de lui rappeler que nous sommes tous de coeur avec lui dans le deuil cruel qui l'a frappé. Combien Madame Alix Choisy-Necker se serait réjouie du triomphe de son mari. Cette perte irréparable sera pour nous tous une raison de plus de faire corps autour de M.Choisy dans les dures batailles qui s'annoncent.

Seconde nouvelle : au moment de mettre sous presse, une cinquantaine d'abonnés "libres" - c'est-à-dire membres ni de la Classe I+C, ni de la Classe A+A, sont venus renforcer nos rangs. Des encouragements nous sont venus de toutes parts. Nous tiendrons certainement jusqu' au No 10 et nous préparons déjà les plans pour une nouvelle série, dès septembre.

Troisième bonne nouvelle : le recrutement de nouveaux membres pour la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre dépasse nos prévisions . Nous espérions avoir enregistré une cinquantaine de membres à la fin de l'année. Nous approchons de la centaine. Là aussi, il faut serrer les coudes, vaincre les hésitations, entraîner les amis : n'est-ce pas exaltant de voir la plus ancienne société culturelle de Genève foncer de l'avant avec dynamisme, après avoir franchi le cap combien périlleux de son deuxième centenaire ? N'est-ce pas encourageant de pouvoir se dire que l'on est, personnellement, pour quelque chose dans ce renouveau ? que l'on participe à ce dynamisme ? que l'on a eu bien raison de ne pas baisser les bras et de se laisser aller au pessimisme : contre les Mass Médias tout puissants on ne peut rien faire ?

Si, on peut ! La meilleure preuve, c'est que ces Mass Médias, précisément, seront mis sur la sellette, en la Salle des Abeilles, le 19 mars, par Madame Jeanne HERSCH. Christian BERNADAC, directeur de l'information de la Ière chaîne de la télévision française, viendra tout exprès de Paris pour lui donner la réplique.



Autres éminents collaborateurs, que vous pourrez lire dans le présent numéro, et entendre le 5 février à la tribune du Palais de l'Athénée : Pierre AUGER et Lew KOWARSKI, que Jean Mussard vous présentera en page 5.

Ces deux professeurs parleront des Limites du Gigantisme Scientifique. Un autre professeur, Laszlo NAGY, docteur ès sciences politiques, licencié en droit et en sociologie, historien, journaliste, nous parlera, le 19 février, lui, du Scoutisme mondial, dans le cadre "art de vivre" de notre Classe de l'Agriculture rénovée. Bien sûr, d'aucuns ont crié "casse-cou ! on n'a pas idée de parler d'éclaireurs dans la Salle des Abeilles." On n'a pas idée ? Si, justement : puisqu'il n'en a jamais été question, c'est le moment ou jamais. D'autant plus qu'il s'agit vraiment d'un mouvement destiné à enseigner aux jeunes l'art de vivre, d'épanouir leur personnalité, de servir leur prochain, leur communauté, avec un entier dévouement, un désintéressement absolu, et comme seule récompense le sentiment d'avoir fait sa B.A. D'autant plus qu'il s'agit, par excellence, du mouvement mondial qui, depuis trois quarts de siècle, a mis les jeunes citadins en contact avec la nature, avec l'agriculture. Seulement voilà, justement ; est-ce que tout cela n'est pas dépassé, à l'époque des résidences secondaires, du ski à gogo, du moindre effort, des loisirs commercialisés, massifiés, atteints de gigantisme, eux aussi ?

Nos débats : des bancs d'essai

"Toujours prêts !", bien sûr, est une jolie devise. Mais est-ce qu'elle a encore un sens de nos jours ? Est-ce que, à l'époque où tout le monde revendique des droits, il est encore concevable que des jeunes demandent à rendre service, à accomplir leur devoir ? Est-ce que ce n'est pas un truc désuet, un peu ridicule, datant de l'époque où grand-papa se mettait en culottes courtes et se coiffait d'un drôle de chapeau ? En bref : Toujours prêts ? ...Pour quoi faire ? Il ne faut pas se leurrer. Beaucoup de gens - même parmi les anciens Scouts - se posent de telles questions. Il importe de leur répondre, franchement, directement, exemples à l'appui. C'est à quoi s'emploiera Laszlo NAGY.

D'aucuns, c'est possible, seront déçus, comme ils l'ont été en décembre dernier, lors du débat sur la Réforme du droit foncier (voir page 21 ss.). Mais c'est un risque à courir. Seul ne peut pas déplaire celui qui ne fait rien. La Classe de l'Agriculture a failli mourir de léthargie. Notre but est de la faire vivre, d'élargir le cercle de ses intérêts, de lui amener de nouveaux membres, d'attirer en la Salle des Abeilles un public qui n'y est jamais venu, de présenter aux anciens membres des sujets nouveaux, des orateurs nouveaux. Nous considérons nos débats comme des bancs d'essai, comme des injections de sang nouveau. Certes, c'est regrettable que des gens se disent déçus, regrettable que la salle ne soit pas comble. Mais ce n'est pas un drame. Nous n'avons pas à faire recette à tout prix. Nous n'avons pas besoin de démagogie. Nous voulons seulement favoriser le choc des idées, la réflexion personnelle, une qualité que les Mass Medias ne peuvent pas offrir. Nous voulons, surtout, revaloriser la bonne foi, la tolérance et la confiance réciproques. Voilà, croyons-nous, la vocation de l'Athénée, dans l'esprit de ses créateurs. Ne serait-ce que pour cela, notre "Temple de la Sagesse" méritait d'être classé.

Paul A. Ladame



Conférence de Paris, De g. à dr. : KOWARSKI  
Décembre 1951 . de ROSE, PERRIN,



Création du CERN I.  
MUSSARD, AUGER.

Jean A. MUSSARD présente :

## Pierre AUGER et Lew KOWARSKI

Leur philosophie du Gigantisme

**P**ierre AUGER et Lew KOWARSKI sont deux des personnalités qui ont eu le plus d'influence sur la création du C.E.R.N. On ne saurait donc les soupçonner d'être a priori opposés à des projets de très vaste envergure. S'ils le sont parfois, ce n'est pas non plus pour des raisons dites "idéologiques". C'est uniquement pour des motifs rationnels que la notion - apparemment nouvelle et pourtant classique - de dimension optimale est aujourd'hui au centre de leurs préoccupations. Car ce concept, qui a eu son heure de gloire avec l'école viennoise de la valeur marginale, des Boehm-Bawerk et autres Menger, était en train de se perdre.

Pour l'activité scientifique comme pour d'autres domaines, il existe une loi des rendements décroissants, qui intervient lorsque la dimension dépasse certaines limites. Où se trouve la limite, dans chaque cas particulier ? Il est sans doute difficile de l'établir, mais il importe d'admettre son existence. Pour le savant moderne, c'est devenu une préoccupation majeure.

Dans ses "*Réflexions sur la Science*" (1), Kowarski y consacre de nombreuses ... réflexions, notamment sous le titre "*Psychologie et structure de la recherche physique sur une large échelle*" (2), conférence dans laquelle il consacre un chapitre à ce qu'il appelle la *pathologie de la science lourde* et énumère - en précisant qu'il ne s'agit pas d'une liste exhaustive - les dix principales

---

1) Lew KOWARSKI, *Réflexions sur la Science* ; *La pensée de Lew Kowarski à travers ses écrits de 1947-1977*, Original texts in English and French, edited by Gabriel Minder ; Institut universitaire de hautes études internationales, Genève, 1978.

2) Conférence publiée dans le "*Bulletin of Atomic Scientists*", mai 1949, et reproduite dans l'ouvrage ci-dessus.



maladies qui menacent toute organisation scientifique géante. Croire qu'un laboratoire de trois mille personnes produit dix fois plus de résultats qu'un laboratoire de trois cents, relève de la sacralisation des chiffres ( si encore ils étaient justes ! ) , forme moderne de l'obscurantisme. Kowarski, à ce sujet, n'hésite pas à déclarer : "*On peut presque dire que, de toutes les valeurs, ce sont en dernière analyse les valeurs spirituelles les plus pratiques*" .

L'ennui, avec ces valeurs spirituelles, c'est qu'elles sont difficiles à quantifier. Heureusement, peut-être, dit Kowarski : "*Si les ordinateurs avaient été connus au Moyen Age, n'auraient-ils pas servi à raffiner les calculs sur le nombre d'anges qui parviendraient à se réunir pour une soirée dansante sur la pointe d'une aiguille ?*"

Ce n'est pas par hasard que, depuis une vingtaine d'années, les hommes de science s'efforcent de remettre les chiffres à leur place ...et qu'ils se heurtent à la résistance d'une bureaucratie dont la croissance est inversement proportionnelle aux résultats obtenus. A la limite, le résultat est égal à zéro.

Ainsi que disent les Américains : *WHAT IS A CAMEL ? A HORSE DESIGNED BY A COMMITTEE* ! Cette blague , traduite en français, perd beaucoup de sa saveur. Mais elle exprime bien l'exaspération des gens de science, constamment obligés de siéger dans des réunions d'utilité douteuse, alors qu'ils auraient tant à faire dans leurs laboratoires. On revient ici à la loi des rendements décroissants...

Pierre AUGER et Lew KOWARSKI sont des hommes fort différents. Ce dernier aborde le problème du gigantisme en praticien, en ingénieur qui a commencé sa carrière dans un laboratoire qui paraîtrait aujourd'hui ridicule. Combien étaient-ils, autour des Joliot-Curie, en 1938-39, lorsqu'ils ont prouvé expérimentalement que la réaction nucléaire *en chaîne* ne relevait pas de la science fiction, mais était au contraire une possibilité technique réalisable ? Une douzaine, tout au plus, y compris le "garçon de course" ( qui appartient lui-même à la fiction littéraire : ils faisaient leurs courses eux-mêmes, à vélo) . Pierre AUGER, de son côté, aborde le problème du gigantisme en biologiste, bien qu'il soit plus connu comme physicien. Il constate qu'au-delà de certaines dimensions, les espèces vivantes - animaux et plantes - deviennent excessivement vulnérables et finissent par dépérir et succomber.

AUGER et KOWARSKI : deux hommes qui se complètent admirablement. "*Je fus peut-être un des premiers à mettre les pieds dans le plat*", dit Kowarski de lui-même, à propos de son attitude face au gigantisme nucléaire ( aujourd'hui bien atténué, par suite de circonstances aussi gênantes que prévisibles). Mais, à sa façon, Auger met, lui aussi, "les pieds dans le plat", avec une suavité tout académique, en parlant tout doucement - par exemple - de la rapidité des réflexes nerveux.

Mais arrêtons ici cette présentation. Allons les entendre, le 5 mars, en l'Athénée, et posons-leur toutes les questions qui nous passent par la tête, comme on consulte une encyclopédie à la fois scientifique, historique et politique.

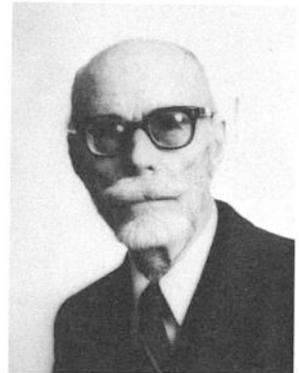
Pour nous inspirer, d'ailleurs, commençons par lire l'article que Pierre AUGER a écrit tout exprès pour





# GIGANTISME

par Pierre AUGER,  
de l'Académie des Sciences, Paris



Les mythologies de tous pays et de tous temps ont imaginé des êtres d'une taille très supérieure à celle des hommes et des animaux qui peuplent, et ont peuplé, la Terre. Et il est bien remarquable que, en réalité, les animaux ne dépassent pas en dimensions les quelques mètres des baleines et des dinosaures fossiles. Il n'y a pas de géants, à proprement parler, dans la faune et même dans la flore, mais là le problème est assez différent à cause de l'individualité bien moins marquée dans le règne végétal que dans le règne animal.

On peut trouver diverses raisons pour expliquer cette limite à la croissance, et nous en verrons quelques-unes. Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est le cas des cellules dont sont constitués tous les êtres vivants : elles sont toutes de la même grandeur, qu'elles soient isolées ou parties d'un être de grande dimension. J'exagère en disant qu'elles sont de la même taille, car il y a des variations qui peuvent se placer sur une échelle de quelques dizaines, entre une bactérie de 10 microns, et une cellule glandulaire d'un dixième de millimètre. Il faut que des raisons très fortes aient limité toute augmentation possible des dimensions, de même d'ailleurs que toute diminution excessive : nous verrons qu'une telle réduction existe, mais en passant au stade "virus" qui n'est pas proprement cellulaire car il n'a pas de membrane.

**La Cellule** — C'est en effet la possession d'une membrane, isolant le milieu intérieur de l'extérieur qui caractérise la cellule comme système organisé, dont toutes les parties — y compris la membrane — sont en relation permanente. Sans connaître encore exactement la nature physicochimique des relations entre les parties de la cellule on entrevoit le rôle de microtubules de protéine, et surtout celui des mouvements de chaînes protéidiques, par exemple celui des chaînes d'ARN messenger et d'ARN de transfert entre le noyau et les organelles qui réalisent la synthèse des protéines,

les ribosomes. Un tel système d'interrelation, exigeant des mouvements à l'échelle macro-moléculaire, des déplacements sur des distances de l'ordre de microns ne peut évidemment pas être étendu à des systèmes de grande taille sans l'intervention d'interrelations d'une nature physique différente.

Prenons l'exemple de la membrane. Celle-ci est loin d'être une simple barrière entre l'intérieur et l'extérieur de la cellule, entre le milieu organisé et l'environnement inorganisé, ou au moins organisé par un ensemble de liaisons tout différent. Il paraît certain que dès l'origine de la vie la formation spontanée de petites capsules dont la constitution comporte des rangées de molécules lipidiques, hydrophiles sur une face hydrophobe sur l'autre, ait joué un rôle essentiel. Les membranes actuelles ont une constitution très uniforme dans toute la série des êtres mobiles que sont les animaux, ou elle reste souple, tandis qu'elle se double de parois solides pour jouer un rôle de soutien chez les végétaux. Le fait le plus important dans les deux séries est celui de l'association des cellules entre elles pour permettre la constitution d'êtres vivants de taille nettement supérieure à celle que pouvaient atteindre au maximum les êtres monocellulaires. On peut trouver de nombreuses raisons à cette évolution vers les groupements de plus en plus importants de cellules issues d'une même cellule initiale, l'oeuf, celle-ci ne pouvant s'accroître au delà d'une certaine limite sans perdre ses qualités de système individualisé dont toutes les parties sont en interaction permanente. Une des raisons principales est peut être la nécessité d'un certain rapport entre la membrane et la cytoplasmе, lequel devient de plus en plus petit quand la cellule croît. On peut imaginer des changements géométriques qui rendraient à de très grandes cellules un rapport membrane — cytoplasmе favorable, comme des replis dans cette membrane,



ou des formes plates ou allongées. En fait le "truc" des replis de membrane est effectivement mis en oeuvre dans les cellules, mais à l'intérieur du cytoplasme, sous la forme des mitochondries, qui constituent des sortes d'îlots de membrane au sein du cytoplasme. Ce dispositif permet l'accroissement du rapport membrane – cytoplasme, sans modifier l'ordre de grandeur des distances à parcourir par les macromolécules messagères ou de transfert, qu'il s'agisse d'information ou d'énergie.

**Grouperments de cellules** – Le fonctionnement organisé de toute la cellule, y compris la hiérarchie, noyau-cytoplasme, ne permet pas l'accroissement de dimensions au-delà de quelques dizaines de microns, la tendance à la croissance des êtres vivants – motivée peut-être surtout par les besoins de la lutte pour la vie – devra donc se faire par association de cellules, suffisamment liées entre elles pour que leur groupe constitue un système individualisé. Notons en passant que certaines algues forment des groupes de cellules dont les membranes intermédiaires sont absentes : les articles, très grands ensembles à nombreux noyaux, mais où la membrane est toujours proche car il s'agit de systèmes tubulaires, très allongés mais de petit diamètre. Ce dispositif n'a cependant pas donné lieu à de grands développements, en particulier parce qu'il ne s'applique pas à des ensembles structurés massifs mais seulement à des filaments.

La croissance par assemblage de cellules pose aussitôt les problèmes des interactions réciproques et de l'organisation du système constitué par ces cellules en relation permanente. Le type le plus simple de relations est constitué par des échanges chimiques à travers les membranes qui séparent les cellules les unes des autres. On connaît même des ensembles de cellules qui, à certaines périodes de leur vie, sont séparées les unes des autres dans le milieu nourricier, mais agissent cependant les unes sur les autres de sorte que leur évolution individuelle est conditionnée par celle de l'ensemble : d'ailleurs dans ce cas les cellules isolées se rassemblent au moment de la reproduction pour constituer un être polycellulaire porteur des germes – en l'espèce de spores, puisqu'il s'agit d'un champignon.

Cet échange de substances chimiques diverses est porteur soit d'information, agissant sur l'évolution des cellules qui les reçoivent, soit d'énergie servant à entretenir la vie des cellules qui ne sont pas directement en contact avec le milieu nourricier extérieur, soit d'oxygène nécessaire à la consommation des substances nourricières. Les substances porteuses d'information,

ou même agissant directement, sont les plus intéressantes, car elles constituent les liens de relation qui cimentent l'organisation d'ensemble des êtres polycellulaires.

**Les organismes** – En effet, une simple croissance de l'agglomération de cellules conduirait rapidement à des difficultés, par exemple le transfert de substances nutritives et d'oxygène vers les régions centrales. Alors s'installe une organisation plus complexe avec tube digestif, avec vaisseaux de circulation, et enfin chez les animaux avec système nerveux. Tout cela est, en fait, une lutte contre les défauts du gigantisme, mais conduit à une étape nouvelle de l'organisme vivant, où la différenciation cellulaire et la création d'organes spécialisés permet une croissance considérable de l'ensemble ainsi organisé. Dans le cas des végétaux, dès que la taille devient importante, apparaît le système circulatoire, les vaisseaux et différentes spécialisations, comme les racines et les feuilles. Mais ces organismes étant fixés soit au sol soit sur un support rocheux, soit sur une autre plante, sont dépourvus de moyens de déplacement, ils ne développent pas de système nerveux. De même s'ils ne sont pas fixés, mais flottent librement dans l'eau comme certaines algues. Les échanges d'informations se font alors uniquement par voie chimique, par transfert de substances actives, et sont par conséquent très lents.

On peut voir dans cette séparation animaux-plantes, une division très importante parmi les systèmes organisés formés d'un ensemble de cellules, c'est-à-dire d'éléments d'origine et de constitution essentiellement identiques. Ces deux types se comportent de manière très différente vis à vis des problèmes de croissance et en conséquence, du gigantisme menaçant. Dans l'un des types – animal – l'existence d'un système de relations rapides d'information conduit à l'établissement et au maintien d'un individualisme hiérarchisé, et aussi de réactions rapides vis à vis de l'extérieur.

Dans ce cas, les défauts du gigantisme peuvent apparaître très directement lorsque les temps mis par les informations rapides pour atteindre les régions éloignées du centre hiérarchique deviennent tels que les mouvements et réactions d'ensemble perdent leur efficacité et même leur sens. Un exemple peut être trouvé dans la lignée des dinosaures du secondaire, dont les types rapides, prédateurs, restaient de dimensions, – disons métriques –, alors que les types herbivores, lents, atteignaient les dizaines de mètres. Mais ces types lents eux-mêmes devaient se déplacer pour brouter, avec des mouvements coordonnés, ce qui n'était plus possible



avec des longueurs de nerfs telles que les ordres mettaient plusieurs secondes à parvenir à destination.

L'autre type, – végétal – comportant des liaisons lentes par échange de substances, ne donne pas lieu à un individualisme hiérarchisé aussi strict, ni à des réactions rapides : Bien entendu c'est la vie végétale qui présente les meilleurs exemples, et dans ce règne les dimensions peuvent devenir réellement gigantesques sans inconvénient organique. Le *séquoïa gigantea* américain s'élève à plus de cent mètres, et le figuier des banians forme une petite forêt à lui seul. Ici le gigantisme n'a comme limite que des nécessités en quelque sorte architecturales (résistance des matériaux) et aussi les limitations du pouvoir nutritif du sol. Un aspect intéressant des banians et des plantes à extension par stolons est que la définition des limites, des frontières en quelque sorte, devient floue en même temps que l'individualité. Dans le séquoïa il y a un plan d'organisation d'ensemble de l'individu, et cela crée une limitation au gigantisme, les relations entre racines et feuilles, mêmes lents, devenant inefficaces au-delà de certaines limites de dimensions.

**La Colonie** – Ne pouvant sans sérieux inconvénients augmenter de dimensions, les cellules se sont associées, mais les groupes de cellules constituant des êtres individualisés se sont à leur tour associés en colonies, la différence étant que, dans l'être poly-cellulaire, le contact reste établi entre les éléments, qui échangent des substances et des informations, tandis que

dans la colonie il s'établit entre les éléments – qu'ils soient monocellulaires ou pluricellulaires – des régions non organisées : l'ensemble forme alors un système dont l'organisation repose sur des échanges se faisant à travers ces espèces, et dont l'individualité n'est pas du même ordre que celle des éléments eux-mêmes. En particulier les échanges sont surtout chimiques, et le système nerveux qui exige la communication est absent. On retrouve alors dans les colonies animales les avantages et les inconvénients des végétaux : la dimension peut s'accroître considérablement sans souffrir de ce gigantisme, mais les mouvements d'ensemble sont en général absents (nous en verrons le retour dans les colonies où le système nerveux fait sa réapparition grâce à des formes nouvelles de transmission de l'information). Les colonies les plus proches des êtres polycellulaires sont celles dont tous les membres possèdent la même information génétique, c'est-à-dire sont des descendants d'un même couple : c'est le cas des colonies d'insectes comme les fourmis et les abeilles : leur mode d'existence est alors végétatif en sa fixité, avec une extension spatiale considérable permise par la séparation des membres du groupe. Quelle peut être alors la limitation à une croissance indéfinie ? D'abord l'origine des éléments, descendants d'un couple, limite leur nombre à la fécondité de celui-ci. Cette limite est franchie quand des dispositions spéciales permettent l'apparition de nouveaux couples, toujours en petit nombre d'ailleurs. Mais même avec ce palliatif, le gigantisme ne



s'installe pas et les colonies se décomposent en groupes séparés au-delà d'une certaine limite. Celle-ci peut être due à la nécessité de l'utilisation d'un certain territoire nourricier, dont l'extension oblige les éléments chargés de l'alimentation à s'éloigner de plus en plus de l'organisme central, un peu comme l'extension des racines pour les plantes, et conduit à une perte d'efficacité au delà de certaines distances. Il s'agit donc d'une limitation technique dans l'utilisation des matières premières.

Mais qu'en est-il des transmissions d'information, si nécessaires pour le fonctionnement harmonieux d'un système dont les éléments peuvent être amenés à des comportements très variés suivant les circonstances devant lesquelles se trouve le groupe. Chez les sociétés d'oiseaux, les informations sont sonores ou gestuelles. Mais elles ne sont jamais très complexes car ces colonies ne développent que des individualités très floues et ne comportent que rarement des actions d'ensemble. Chez les insectes, au contraire, les systèmes de transfert d'information peuvent devenir très riches. On connaît par exemple les fameuses danses des abeilles pour indiquer aux butineuses la direction et la distance des régions à visiter. Certaines fourmis se guident comme les abeilles sur le soleil, et doivent probablement posséder des systèmes d'avertissement analogues. Mais chez les fourmis et les termites les échanges de substances de bouche à bouche, entre individus qui servent à transmettre la nourriture, servent aussi à donner des informations, par exemple en cas de danger, ou d'accident survenu au couple royal, ou en cas de déséquilibre numérique de certaines classes comme les soldats. Les individus chargés de la nourriture des larves, et qui peuvent augmenter ou diminuer la proportion de soldats, sont prévenus de façon à régler leur travail par l'abondance ou le manque de substances caractéristiques de cette catégorie au cours des échanges buccaux.

On peut voir en action deux effets de la croissance et deux limites au gigantisme. D'une part le rapport décroissant de la surface (ou du périmètre pour des colonies travaillant sur un terrain à deux dimensions, territoire de chasse par exemple) avec le volume total, la population de la colonie. Ce sont alors les nécessités de l'alimentation qui se manifestent. D'autre part la vitesse de la circulation des informations est limitée, lorsqu'elle voyage d'individu à individu, comme le téléphone arabe, et les coordinations d'ensemble cessent d'être efficaces à partir de certaines dimensions.

Ces deux facteurs conduisent au fractionnement des colonies de grande taille, avec si possible un éloignement des différents sous-groupes

en ce qui concerne l'alimentation. On peut se demander alors pourquoi se produit une croissance des colonies individualisées ? Sans doute, comme dans le cas de la navigation en convoi, pour des raisons de défense contre des ennemis de l'extérieur, défense favorisée par l'accroissement des dimensions, le rapport entre la population et l'extension des frontières devenant plus favorable. Un optimum doit se trouver quand les deux types de facteurs s'équilibrent.

Nous avons parlé ici des colonies immobiles, du type végétatif. Il existe des colonies mobiles, par exemple chez certaines fourmis qui forment des groupes individualisés, se déplaçant rapidement pour parcourir de grands territoires de chasse. Là, la vitesse de transmission des informations est essentielle pour la coordination des mouvements d'ensemble et le maintien d'une individualité essentielle, conduisant à un optimum de dimensions très inférieur à celui des colonies fixes.

**Sociétés humaines** — Elles présentent assez de caractères communs avec certaines des colonies animales et végétales, dont nous avons donné quelques exemples, pour que l'on puisse risquer quelques comparaisons. Evidemment, parer le système vasculaire des plantes et animaux avec les pipelines et les tuyaux du gaz, les systèmes nerveux avec les téléphones, etc, ne mène pas à grand chose. Cependant si on considère non pas de très grands ensembles complexes comme les nations, mais des groupements restreints, à organisation plus simple, comme des armées en campagne ou des firmes industrielles, on peut risquer quelques remarques sur le rôle des facteurs de dimension, de vitesse de communication et de transport, du terrain (ou domaine) nourricier — dans le sens général d'apports venus de l'extérieur. Ainsi le gigantisme des campagnes de Russie de Napoléon ou de Hitler ont-elles eu comme conséquences des déséquilibres fatals. Dans le cas des firmes industrielles, le rôle capital des changements techniques, déjà importants dans le cas des armées, et en particulier l'entrée en jeu de l'informatique, rendent difficiles mais non impossibles les analyses.

Nous avons cité le cas de la navigation en convoi, dans laquelle les défenses situées au pourtour croissent comme les dimensions linéaires du convoi, alors que le nombre de vaisseaux croît comme le carré de cette dimension. Bien entendu cet accroissement favorable à la défense se montrerait bientôt inacceptable si le convoi avait dû être ravitaillé en marche, le transport matériel depuis le périmètre jusqu'au centre devenant de plus en plus difficile.



# L'Athénée

## classé monument historique



ATHENEE  
consacrera  
à cet événement  
un numéro spécial !

D'un seul coup, trois monuments importants de la Ville de Genève sont classés: l'Eglise russe de la rue Töpffer, le Palais de l'Athénée et le Conservatoire de musique. Trois bâtiments qui, à des titres divers, font vraiment partie de la cité. Leur esprit et leur image appartiennent depuis longtemps à notre patrimoine.

On pourrait évidemment se demander pourquoi, jusqu'à présent, ces bâtiments historiques et importants ne figuraient pas dans la liste de classement. Peut-être les sentait-on relativement peu menacés. Peut-être aussi avait-on conscience que personnes n'oseraient porter une main sacrilège contre eux.

Mais au rythme où se font les transformations aujourd'hui, en constatant la disparition de l'ancien Office du tourisme du quai des Bergues, les profondes mutilations du rond-point de Rive, la barbare démolition de l'ancien hôtel de Russie, il est sage de prévenir. C'est ce qu'a fait la commission des monuments, de la nature et des sites.

### L'Athénée : un curieux bijou

Enfin, le Palais de l'Athénée. Ce bijou curieux, d'inspiration genevoise saupoudrée de grec, bâti en 1863 par les architectes Gabriel Diodati et Charles-Adolphe Schaek, et qui domine sans arrogance le jardin des Bastions. L'Athénée, c'est avant tout le siège de la Société des Arts de Genève, plus de deux fois centenaires, et qui compta – et compte encore – parmi ses membres les plus éminents Genevois.

C'est de cette maison que sont sorties toutes les innovations en matière d'agriculture, tous les encouragements en faveur des beaux-arts, et toute une philosophie aussi, qui devait contribuer à façonner l'esprit de Genève. Bien sûr, on a parfois baillé à la salle des Abeilles, au cours de mornes conférences. Mais, comme l'écrivait malicieusement René-Louis Piachaud, l'orateur «pouvait-il moins, pour l'amour des abeilles, que nous emmieller?»

### Un hommage à la Foi à l'Art et à la Pensée

On pourrait dire qu'aujourd'hui la commission des monuments, de la nature et des sites a rendu un juste hommage à la Foi, à l'Art et à la Pensée en classant ces trois bâtiments presque contemporains, et un peu plus que centenaires. C'est rassurant de penser qu'ils sont désormais protégés, et c'est inquiétant aussi de penser que jusqu'à maintenant, ils ne l'étaient pas.

Jean-claude MAYOR.



*Après 72 ans de scoutisme*

## TOUJOURS PRÊTS? POUR QUOI FAIRE?

Par Lazlo NAGY, Secrétaire-général du Bureau Mondial du Scoutisme

Septante-deux ans après sa naissance, le scoutisme est aujourd'hui le plus grand mouvement de jeunesse bénévole du monde. Tout en restant sur son terrain: l'éducation extra-scolaire, le scoutisme est devenu une organisation mondiale servant 15 millions de garçons dans 115 pays.

Par cet article, nous aimerions faire mieux connaître cette organisation afin que ceux parmi les lecteurs qui honoreront de leur présence ma conférence le lundi 19 février aient quelques notions introductives sur ce qu'est le scoutisme d'aujourd'hui.

### Qu'est-ce que le scoutisme ?

Selon les termes de la Constitution, le but de ce mouvement est de contribuer au développement des jeunes en les aidant à réaliser pleinement leurs possibilités physiques, intellectuelles, sociales et spirituelles en tant que personnes, que bons citoyens et que membres des communautés locale, nationale et internationale.

Cette définition est un peu "abstraite" et assez éloignée de ce que l'homme de la rue croit être le scoutisme: des jeunes gens polis, serviables, aimables et toujours prêts, qui aident-les-vieilles-dames-à-traverser-la-rue et passent les plats à gâteau aux thés de charité; des garçons un peu naïfs, anachroniques même, avec leur chapeau d'un autre âge. Ou encore: feux de

*Le scoutisme tel que beaucoup d'entre vous le connaissent...*





camp, chansons et noeuds compliqués jamais utilisés, signes de piste et jeux d'Indiens; activités folkloriques réservées à une certaine classe de la population, en un mot: un mouvement de jeunesse un peu désuet.

Or, ce "scoutisme à papa" est presque partout agonisant s'il n'est pas tout à fait mort. Le scoutisme actuel, c'est tout autre chose. Certes, il est toujours un mouvement d'éducation non formelle qui, par l'entremise de méthodes originales, permet aux jeunes de se découvrir eux-mêmes, d'acquérir un sens de la responsabilité, la confiance en soi, tout en suivant une certaine ligne de conduite morale. Mais un mouvement

qui veut rester "dans le vent" a besoin de se renouveler afin que son programme, tout en restant fidèle à ses bases spirituelles, corresponde aux aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui et aux besoins de la société. Voici pourquoi le scoutisme est un mouvement qui vraiment est en mouvement. Il n'a pas peur de se salir les mains, c'est un scoutisme de lutte, mais de lutte constructive: de lutte contre la misère, contre la faim, contre l'analphabétisme, contre la drogue, contre la destruction de l'environnement, contre les carences technologiques dans les pays du tiers monde et le racisme dans les régions dites "développées".

*... et le scoutisme, aujourd'hui déjà, dans plusieurs pays en voie de développement.*





*En haut à gauche et en bas, un séminaire sur la protection de la nature, pour les chefs scouts des pays de l'Afrique orientale, au Kenya. En haut à droite, un scout philippin apprend un métier en réparant une machine à écrire. Ci-contre en bas, des scouts indonésiens se familiarisent avec des machines agricoles modernes dans leur propre centre de démonstration.*





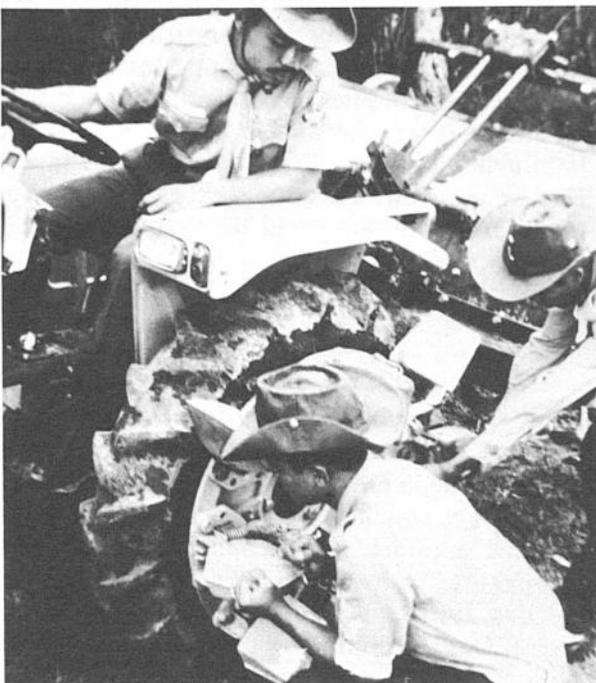
### Pour le développement

Le scoutisme actuel est surtout un mouvement de jeunes qui sait d'où il vient, où il va, et même le comment de ce chemin à suivre. Car le scoutisme, tout en restant un mouvement d'éducation extra-scolaire, est devenu aussi une organisation mondiale qui est, à l'heure de la planification et du management, la plus moderne.

Or, ce qui est devenu possible au niveau mondial devrait l'être aux échelons inférieurs aussi. Ainsi convaincus, nous avons essayé, depuis 1971, d'introduire dans nos programmes destinés aux pays les moins favorisés des éléments d'une gestion plus rationnelle, mais, il va de soi, adaptés aux besoins locaux. Or, parmi ces derniers, le désir de se développer, de s'affirmer, d'obtenir une indépendance économique, occupe une bonne place. Et les jeunes gens, par leur nombre, par leur potentiel, en tant que personnes plus éduquées que leurs aînés, doivent occuper une place de choix. Il serait en effet plutôt anachronique d'envoyer, en 1979, les jeunes des pays non développés dans la forêt pour y jouer aux Indiens quand leur nation n'est pas encore née en tant que telle; il faut commencer par la construire.

Et les éclaireurs, dans ce fameux tiers monde, se sont mis avec enthousiasme et résolution à ce travail de construction. Ce faisant, ils font des erreurs et en feront à l'avenir aussi, bien que toujours moins. Ce n'est pas tellement la valeur comptable, mesurable de leur travail qui a la plus grande importance pour nous (et pour eux) mais sa valeur éducative, qui les aide à devenir cet homme épanoui, équilibré et utile visé par notre travail pédagogique.

On connaît le dénuement quasi total de ces pays où, d'ailleurs, notre Mouvement connaît un "boom"



### LASZLO NAGY

*Laszlo Nagy est citoyen suisse de Genève. Docteur ès sciences politiques, licencié en droit et en sociologie, il a fait une double carrière de journaliste et d'historien à la Gazette de Lausanne et auprès du célèbre Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, à Genève.*

*Auteur de nombreux ouvrages, il a publié "Imre Nagy, réformateur ou révolutionnaire?" (Droz), "Lénine et sa révolution" (Rencontre) et "Démocraties populaires" (Arthaud), traduits en allemand, italien et espagnol.*

*Depuis une dizaine d'années, il est secrétaire général de l'Organisation mondiale du mouvement scout dont le siège, le Bureau mondial du scoutisme, se trouve à Genève.*

extraordinaire, difficilement imaginable chez nous. Or, si le scoutisme est aussi une fraternité mondiale, il est de notre devoir, donc du vôtre aussi, de les aider. Et parmi les activités variées de l'Organisation mondiale du scoutisme, la coordination de cette aide occupe une place de choix.

C'est un truisme de dire que nous vivons dans un monde où une chose est permanente: le changement. Par conséquent, si le scoutisme veut non seulement survivre ou même rester simplement fidèle à ses traditions glorieuses, mais encore progresser et regarder vers l'avenir, il doit se remettre perpétuellement à jour, se renouveler afin qu'il ne déçoive pas l'espoir des millions de jeunes pour qui le scoutisme n'est pas un passe-temps, un hobby, mais peut-être l'unique chance de devenir des hommes.



Arrivée d'un nouveau convoi d'enfants français à Genève. Cette fois-ci, ils étaient 937 (dont 120 jeunes Suisses) habitant la France occupée, principalement la région parisienne, le Pas-de-Calais et les Ardennes. Le colonel Remund, médecin en chef de la Croix-Rouge suisse a accueilli paternellement nos petits hôtes en gare de Cornavin. Les gosses répondirent par des acclamations à l'adresse de la Suisse. Ces enfants ont été dirigés sur les cantons de Berne, Saint-Gall, Appenzell, Schaffhouse et Vaud (celui-ci en a reçu 240). Cinq cents petits Serbes seront accueillis prochainement dans le canton du Tessin.



## LA SUISSE ET LES RÉFUGIÉS DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Par le professeur Jean-Claude FAVEZ,  
Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève

Selon les statistiques officielles, la Suisse accueille au total, de 1939 à 1945, près de 300.000 étrangers qui bénéficient d'un asile temporaire. Mais ce chiffre appelle commentaires, puisqu'il comprend toute personne ayant posé le pied sur sol helvétique, même pendant quelques heures, mais qu'il ne tient pas compte des entrées clandestines, donc illégales. Retenons-le comme un ordre de grandeur. Il reste à l'apprécier. Selon les points de vue et les échelles invoquées, les jugements vont s'opposer fortement. Les uns songent aux dimensions démographiques et spatiales, à la situation géo-stratégique, aux problèmes de ravitaillement, de l'emploi, de l'équilibre culturel, pour estimer qu'on ne pouvait guère recevoir davantage de réfugiés. Que représentent d'ailleurs les ressources charitables de la Suisse dans l'océan de misère et de drames de l'Europe en guerre ? D'autres en revanche prennent en compte le nombre des prisonniers de guerre, les souffrances des populations civiles, l'ampleur des persé-

tions raciales et politiques pour regretter la timidité de l'effort et dénoncer ce qu'ils considèrent comme une politique d'égoïsme national. La neutralité, la solidarité chrétienne, la tradition humanitaire, souvent rappelées officiellement, ne faisaient-elles pas obligation aux autorités fédérales et cantonales d'aller au-delà de l'habituelle raison d'Etat ? Depuis 1942, le débat se poursuit, qui connaîtra dans les années 50 un vif renouveau, avant de s'estomper peu à peu.

Le rapport demandé par le Conseil fédéral au professeur Ludwig, l'histoire de la neutralité suisse du professeur Bonjour tracent les contours de la question des réfugiés sur le plan démographique, juridique et administratif. Ils situent l'attitude des autorités civiles et militaires dans l'ensemble de la politique suisse durant le conflit mondial. Les conclusions de ces deux personnalités, sans accabler nommément, telle ou telle personnalité, sont parfois sévères. Oui, le génocide des Juifs était connu de bon nombre de Suisses. Oui, de nombreux persécutés raciaux ou politiques qui cherchaient à gagner notre pays ont été refoulés et ainsi condamnés à une mort probable, spécialement durant l'hiver 1942-1943. Oui, des critiques très nettes se sont élevées dans

Jean-Claude Favez

*Né en 1938 à Genève. Etudes secondaires et universitaires dans cette ville. Maître au Collège. Professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des lettres de l'Université de Genève depuis 1969. Doyen de cette Faculté.*



la population, mais la fermeté des autorités semble avoir recueilli l'assentiment de la majorité du peuple suisse, etc...

En 1939, la question des réfugiés semble claire. Dans le souvenir de ce qui s'est passé durant la première guerre mondiale, la Confédération est prête à remplir ses devoirs charitables d'Etat neutre envers les internés, les combattants blessés, les prisonniers évadés et les déserteurs. Les catégories attendues sont définies par les conventions de La Haye et le droit fédéral. La mission envisagée correspond à la politique de neutralité et de sécurité collective poursuivie depuis 1920. Mais aussi à une politique d'immigration très réservée, que la crise économique depuis les années 30 et l'exode israélite depuis 1938 ont rendue plus prudente encore. Malgré tout, l'accueil envisagé peut servir les intérêts du pays sur le plan économique et politique, à condition de rester contrôlable et de considérer les persécutés raciaux non comme des politiques, mais comme des émigrants, conformément à l'attitude prise lors de la Conférence d'Evian. D'ailleurs la guerre, en fermant les frontières, permet d'espérer un tarissement de l'émigration raciale.

Trois éléments vont bouleverser les prévisions. La rapidité de l'effondrement des Occidentaux, qui met en mouvement à nos frontières d'immenses masses de civils et de militaires dès juin 1940. L'ampleur de la victoire allemande, qui aboutit à terme à un encerclement total de la Suisse par l'Axe. L'inadéquation flagrante des catégories juridiques et politiques évoquées précédemment à la réalité, en raison des dimensions des persécutions raciales et politiques. Il faudra improviser, naviguer au plus près, sans trop céder sur les principes, ni s'aveugler sur la réalité. Pour chaque catégorie, il y aura désormais de bons et de mauvais éléments. Ainsi les mauvais internés Russes poseront une foule de problèmes que la catégorie des bons internés attendus, allemands ou français, éventuellement polonais, n'avait pas prévus. De même le flot des Juifs rend dérisoire la catégorie des réfugiés politiques, qui ne compte jusqu'en 1945 que 251 personnes. En revanche les enfants constituent une catégorie à la fois juridique et charitable cohérente, qui n'entre pas en conflit avec une politique d'immigration bien comprise. Ils seront donc accueillis largement.

Ainsi se creuse entre le droit et la réalité, les principes proclamés et la politique suivie, un fossé qui, en été 1942, prend dimension de scandale pour de nombreux Suisses. Car à cette époque le renforcement du contrôle aux frontières nationales évolue parallèlement à l'accélération de la solution finale en Europe. Le nombre des persécutés raciaux et politiques refoulés ne pourra jamais être établi, pas plus que celui des



réfugiés accueillis illégalement. L'effondrement italien et l'évolution du sort des armes entraînent peu à peu en 1943 une modification de l'attitude des autorités et, partant, une redéfinition des catégories qui permettront d'élargir et d'assouplir l'accueil. Comme les Alliés l'ordonnent, la Suisse se fermera, en sens contraire, aux criminels de guerre et organisations combattantes assimilées. Par le biais du rapatriement des internés et évadés russes commence la négociation qui aboutira à la reprise des relations diplomatiques soviéto-suisse. En 1945, comme en 1939, le problème des internés et réfugiés ne peut donc être considéré en lui-même. Il n'est pas seulement un chapitre du discours humanitaire que la Suisse tient sur elle-même. Mais un élément de la stratégie de survie menée par les autorités civiles et militaires durant le Second conflit mondial.



## LE PETIT PALAIS D'AVIGNON

*La création d'un musée et ses problèmes*

Par Elisabeth MOGNETTI, Conservatrice du Musée.

**E**voquer quelques-uns des problèmes rencontrés au cours de cette longue entreprise qu'est l'installation d'un Musée permet d'en révéler des aspects moins connus du grand public, qui ont peut-être le charme de ce qui se cache derrière les coulisses, mais sont surtout significatifs des préoccupations de conservation qui accompagnent toujours les options esthétiques auxquelles l'amateur est d'abord sensible.

Le Musée du Petit Palais a été inauguré à Avignon en Juillet 1976 et a déjà séduit de nombreux visiteurs. Il représente en effet une des réalisations muséographiques les plus importantes en France durant ces dernières années.

Destiné à recevoir des collections cohérentes : d'une part le dépôt par le Louvre des primitifs italiens provenant de la Collection Campana, d'autre part un fonds médiéval de peintures et sculptures de provenance locales déposé par le Musée Calvet d'Avignon, le Palais, lui-même contemporain de ces oeuvres, devait se révéler parfaitement adapté à son rôle.

Les problèmes courant de muséographie ont été ici aggravés du fait de la fragilité de la peinture sur bois (350 panneaux environ). Il s'y est ajouté le problème particulier du regroupement d'une collection auparavant dispersée à travers la France, opération unique, qui permettra peut-être d'en réaliser dans l'avenir d'autres de même type.

Le bâtiment – nommé traditionnellement par rapport au Palais des Papes dont il est le voisin le "Petit Palais" – a été la demeure des Evêques et Archevêques d'Avignon de 1335 à la Révolution. Aménagé au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à partir de l'habitation du Cardinal Arnaud de Via rachetée par le Pape Avignonnais Benoit XII, ses façades méridionale et occidentale ont été reconstruites en 1481-1482 par l'Archevêque et légat pontifical Julien de la Rovère (qui deviendra le Pape JULES II). Au XVIII<sup>e</sup> siècle le décor intérieur fut refait dans le goût du temps. Après sa sécularisation à l'époque révolutionnaire, l'Eglise le racheta en 1826 pour y installer un Séminaire qui dura jusqu'en 1905 (loi de la séparation de l'Eglise et de l'Etat). Le Palais abrita dans la

suite un établissement d'enseignement public. Dès 1950 la Ville décidait la construction d'un nouveau Lycée Technique, et la restauration du Petit Palais, défiguré par ces occupations successives ; elle acceptait avec enthousiasme la proposition de la Direction des Musées de France : le dépôt de 300 primitifs italiens du fonds CAMPANA. Le Musée Calvet décidait conjointement le dépôt de ses primitifs provençaux et de sa sculpture médiévale.

Le cas de la collection CAMPANA est unique dans l'histoire des collections françaises. A l'origine, la mésaventure d'un collectionneur passionné, personnage en vue de la haute Société romaine du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, le Marquis Giampietro CAMPANA. Administrateur du Mont-de-Piété pour le compte du Vatican, ses affaires et ses collections prospérèrent d'abord. Mais sa passion l'entraîna à la ruine et à des pratiques irrégulières : ayant mis fictivement en gage une partie de ses bijoux et de ses peintures, il puisa dans les caisses du Mont-de-Piété qui furent bientôt vidées. En 1858 le Vatican l'arrêtait et après un procès retentissant le condamnait aux galères et à la saisie de ses collections pour rembourser 900 000 écus romains de dette : L'Empereur Napoléon III acheta pour la France la totalité des collections (environ 15 000 objets) et obtint une réduction de sa peine. Les oeuvres arrivées à Paris étaient destinées à être exposées au Palais de l'Industrie sous le nom de "Musée NAPOLEON III". Mais le Musée du Louvre obtenait trois mois plus tard la dissolution du Musée Napoléon III et le reversement à son profit de la totalité de la collection Campana. Le Louvre ne devait en garder qu'une partie et sur le choix d'une commission en déposer les deux tiers dans les musées de province. Pour les fonds italien des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles cet éparpillement nuisait considérablement à l'intérêt de la collection, qui n'avait pas été perçue à la fin du siècle dernier ; l'Inspection des Musées de province, service créé auprès de la



Direction des Musées de France après la dernière guerre, et surtout l'Inspecteur Jean VERGNET-RUIZ, avec Michel LACLOTTE à ses côtés, qui prendra par la suite la tête du Département des Peintures au Louvre, devaient s'attacher à son regroupement par une politique d'échanges. Les oeuvres furent peu à peu renvoyées au Louvre où leur examen en laboratoire, leur étude scientifique, leur restauration approfondie s'établirent sur près de 20 ans ; ce laps de temps s'avéra nécessaire pour la mise au point d'une politique générale de restauration inspirée des principes et des techniques adoptés en Italie.

Sur place, la restauration du bâtiment commença systématiquement à partir de 1961. Le parti choisi fut la restitution de l'état du XVe siècle tout en gardant lisibles les traces de l'état antérieur (XIVe siècle) et les plus significatives des modifications postérieures (décors et quelques ajouts architecturaux des XVIIIe et XIXe siècles). La restitution du niveau de la cour et la réouverture des arcades redonnèrent au Palais dénaturé sa physionomie authentique.

L'adaptation du Palais à son nouveau rôle fut relativement aisée et des solutions furent trouvées pour préserver l'intégrité architecturale et assurer la meilleure présentation des oeuvres (vitrage de la galerie haute). La circulation s'établit en utilisant au maximum portes et escaliers anciens, et après un long travail sur maquettes le plan d'accrochage, logique et didactique, fut fixé.

La décoration intérieure avec un parti pris résolument contemporain – refusant la restitution d'une "ambiance" médiévale et le risque d'une erreur historique – a cherché à mettre en

valeur les oeuvres sans s'imposer. Elle s'est adaptée aux nécessités de la sécurité : supports en longs bandeaux plats pourvus d'un système d'alarme pour des oeuvres de plus petit format, accrochage isolé par estrades pour les oeuvres plus précieuses ; à celles de la conservation : encadrements métalliques étudiés cas par cas ; et de la visite : mobilier didactique portant une carte de la région représentée dans chaque salle et une feuille documentaire, sièges nombreux, numérotation claire des Salles, cloisons légères séparant les "écoles" dans une pièce trop vaste, éclairage largement répandu.

Ce rassemblement d'oeuvres, couvrant deux siècles de l'histoire de la peinture en Italie et en Provence a amené la création d'un Centre de Documentation et de Recherche spécialisé qui occupe les deux ailes orientales du Palais, laissées vides par le Musée. Du côté Ouest, pour créer des réserves en sous-sol, un chantier de fouille s'est ouvert qui vient de révéler un matériel de céramique médiévale particulièrement abondant.

Ainsi le Petit Palais a apporté un souffle nouveau dans le patrimoine artistique avignonnais et remis l'accent à juste titre sur l'importance d'Avignon dans l'histoire de l'art médiéval.

E.M.

*Les photos illustrant  
l'article de M.Favez  
proviennent des  
archives privées de P.A.L.*

La Classe des Beaux-Arts présente en l'Athénée :

13 février : M. Jean-Claude FAVEZ : *La Suisse et les réfugiés durant la deuxième guerre mondiale*. Conférence. Voir pages 15 et 16.

27 février : M. Zygmunt ESTREICHER, Prof. ord. à la Fac. des Lettres de l'Université de Genève : *Vie et mort d'instruments de musique*.

13 mars : M. Georges POISSON, Conservateur en chef du Musée de l'Ile-de-France, Sceaux : *Un témoin passionné : Saint-Simon*. Conférence organisée en collaboration avec les "Amis de Versailles" .

Expositions en l'Athénée :

Jusqu'au 24 février : René BITTEL, graphiste, prix BORIS OUMANSKY 1979.

Du 1er mars au 7 avril : Rose-Marie KOCZY, artiste-lissière.



## ÉCHOS DES PRÉCÉDENTES MANIFESTATIONS

## A la Société des arts Propriété privée... ...de contradicteurs !

(Cha) — « Réforme du droit foncier : faut-il supprimer la propriété privée ? » Le débat aurait pu être passionnant, hier soir à la Société des arts. S'il avait eu lieu. Mais voilà : si M. Olivier Julliard, agent immobilier, a brillamment défendu la thèse de la propriété privée, il ne s'est trouvé aucun contradicteur pour défendre celle d'une solution autre. Ce n'était en tout cas pas le rôle de M. Paul Gilliard, directeur de l'Office cantonal du logement, qui lui avait été opposé, par les organisateurs, on ne sait trop pourquoi. Non que M. Gilliard se fût montré incapable de contrôler M. Julliard. Il ne pouvait, simplement, jouer le prosélyte d'un hypothétique collectivisme. Porte-parole de l'Etat, il a rappelé avec la compétence qu'on lui sait le cadre légal qui structure la propriété foncière. Il a même donné quelques chiffres intéressants, qui font réfléchir : par exemple, on assiste, semble-t-il, à un nouveau gonflement de la population à Genève : 2600 personnes sont arrivées depuis l'an dernier. Ce qui va reposer avec acuité le problème du logement, d'autant que l'on connaît la stagnation qui règne ces temps dans le domaine de la construction.

Pour M. Julliard, l'avenir est à une amélioration de la qualité du cadre d'habitation, et celle-ci passe par la

propriété, génératrice de liberté. Malheureusement, dit-il, les conditions légales genevoises limitent l'expansion des zones de villas ; par ailleurs, le droit suisse a eu pour conséquence, par sa lourdeur, de rendre chère la copropriété par étage, exception faite des coopératives d'habitation. Par ailleurs, les deux orateurs sont convenus que la solution résidait dans une large concertation entre promoteurs privés et autorités publiques. Mais on est resté loin d'un affrontement sur l'essence de la propriété privée...

L'abondance des matières et l'obligation de remettre tous les textes à l'imprimerie avant les vacances de fin d'année nous avaient contraint à renoncer à publier des photos des manifestations en l'Athénée et, surtout, à renvoyer à un prochain numéro les commentaires, questions, critiques, articles de presse, à propos des deux débats. Nous pouvons y revenir aujourd'hui, puisqu'il n'y a pas eu de débat en janvier.

L'article de gauche a été publié le 19 décembre 1978 par " LA SUISSE " .

Celui du bas de la page est du 6 décembre 1978, publié par "LA TRIBUNE DE GENEVE"

## Classe industrie et commerce de la Société des arts Mettez un soleil dans votre montre

Mettre le soleil en boîte. Ou plus précisément dans une montre. C'est l'une des principales applications de l'énergie solaire en microtechnique. Objectif : ôter définitivement aux bienheureux consommateurs de temps que nous sommes le souci de devoir remonter ou recharger notre breloque. Alors, l'horlogerie suisse, pour assurer sa survie, va-t-elle se mettre à l'heure solaire ? Lundi soir, une conférence-débat organisée par la classe industrie et commerce de la Société des arts faisait le point à la Salle des Abeilles.

Une chose est certaine : la montre solaire ne contribue guère à résoudre la crise de l'énergie. Comme l'a relevé M. M. Forrer, directeur du Centre électronique horloger de Neuchâtel, les lampes de la salle de conférence consomment autant que 400 millions de montres : total de la production horlogère mondiale pendant deux ans ! C'est

donc surtout pour des raisons de confort et de commerce (la mode solaire), a indiqué M. M. Jullierat, de Solarex, qu'on a pris ce virage dès 1974.

Le principe est toujours le même, a expliqué le professeur O. Guisan. Il a été éprouvé pour l'alimentation énergétique des vaisseaux spatiaux. Il s'agit d'une cellule photovoltaïque composée de cristaux de silicium qui convertit le rayonnement lumineux en électricité. Le prix de ces cellules est actuellement très élevé, et le rendement très médiocre (de l'ordre de 10%). C'est surtout en microtechnique, où l'énergie est un élément insignifiant dans le prix de revient, qu'on peut se permettre d'utiliser des cellules solaires.

Dans le cas des montres, les cellules stockent l'énergie captée dans un accumulateur, lequel charge une pile. Mais les problèmes sont loins d'être résolus. La durée de vie d'un accumulateur

n'excède guère celle d'une pile : 5 ans. Alors pourquoi tous ces gadgets si on peut se contenter d'une montre à pile, ou d'une bonne vieille montre automatique ? Pour M. Forrer, il faut absolument procurer au consommateur une montre autonome, sans souci. On parviendra bientôt à une autonomie de 10 ans.

Mais ce sacré consommateur pourrait bien mettre des bâtons dans les rouages de sa montre solaire. Par exemple, s'il la recouvre d'une manche, et s'il travaille dans un local éclairé au néon, en hiver et par temps couvert. Faudra-t-il remettre sa montre à la boutonnière ? Le professeur Guisan a relevé « une certaine absurdité dans notre société qui arrive à un tel degré de perfection technique, tout en se cachant la tête sous le sable face au problème global de son approvisionnement énergétique ».

D.W.



## ÉCHOS DE LA PRÉCÉDENTE CONFÉRENCE

Il est temps de revenir sur le débat du 18 décembre, organisé par la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre. Faute de place - due à l'arrivée, en dernière minute, d'annonces publicitaires combien bienvenues - nous n'avons publié aucun commentaire dans le No. 5. Or, une critique entendue dans la salle et reproduite dans la presse, nous permet de mettre au point certains principes. Cette critique : " Vous avez annoncé un débat 'contradictoire' et il n'y a pas eu de contradiction ; vous nous avez déçus." "La Suisse", faisant écho à cet avis, écrit : " Propriété privée... de contradicteurs !" Et le rédacteur conclut : " Mais on est resté loin d'un affrontement sur l'essence de la propriété privée ..."

Le malentendu est évident. En proposant comme sujet de cette manifestation: La Réforme du Droit Foncier : Faut-il Supprimer la Propriété Privée ?, nous n'avons pas un instant songé à un affrontement sur l'essence de la propriété privée. Nous n'y avons pas songé, pour la simple raison que l'idée même de supprimer la propriété privée relève, dans notre pays, de l'utopie, voire du fantasme. Et pas seulement dans notre pays...

Il y a, certes, des promoteurs d'une telle idée et nous nous sommes faits un devoir de citer intégralement, comme introduction au débat, le communiqué de presse diffusé par l'A.T.S., le 13 mai 1978 . Le voici, tel quel :

### Société suisse pour le nouveau droit foncier

# Supprimer la propriété privée

BERNE (ATS) — La Société suisse pour le nouveau droit foncier a présenté vendredi à Berne, au cours d'une conférence de presse, ses conceptions-modèles pour un nouveau droit foncier. Pour éviter « l'accaparement du sol par des financiers et la spéculation », cette société propose notamment de transférer à l'Etat la rente foncière, jusqu'ici versée aux seuls propriétaires. D'autre part, la propriété privée doit être remplacée par un « droit d'usage constitutionnel et démocratique ».

Notons que cette société qui, à ses dires, est purement consultative et ne dépend d'aucun parti ou autre organisation politique, est composée de spécialistes du droit foncier et de sympathisants de tous les milieux. Son président est M. Heinrich Ott, professeur de théologie à l'Université de Bâle.

L'une des conceptions modèles prévoit le remplacement de la propriété privée par un droit public de concession et un droit d'usage concédé. La

société ne vise pas, dit-elle, une simple étatisation du sol mais une « démocratisation de l'attribution du sol ». Ainsi, au niveau communal, un conseil foncier, élu par les citoyens de la commune, se chargerait de la distribution du sol. En cas de litige, un droit de recours serait réservé. Une sorte de droit privé a été conservé en matière d'héritage puisque l'héritier d'un bâtiment aura une priorité sur ses concurrents s'il sollicite la conces-

sion et « s'il est capable de l'assumer » (qualifications professionnelles pour, par exemple, reprendre un domaine agricole).

La société relève, d'autre part, que la rente foncière résulte essentiellement de la rareté du sol et de la disposition des parcelles. Cette rente, si elle est versée à un particulier, n'est pas le produit d'un travail et elle devrait, de ce fait, être versée à la communauté publique sous forme de droits de concession. Les caisses publiques jouiraient alors de recettes supplémentaires de près de 6 milliards de francs.

Enfin, la société prévoit également une indemnisation pour les anciens propriétaires. Pour ne pas encourager la spéculation, on ne rembourserait toutefois pas la valeur commerciale du sol.

S.13/5/78

Le débat proposé consistait à examiner quelle résonance une telle opinion pouvait avoir dans notre Canton de Genève, tant sur le plan de l'Etat (rôle assumé par M. Gilliland) que sur celui des intérêts privés (position de M. Julliard). Il eut été souhaitable de leur adjoindre une personnalité par-

Suite en page 24.



## ÉCHOS

## ÉCHOS

## Selon Jacques Monnier

### La publicité : « Une marginale terriblement envahissante »

En prolongement du cinq-centième anniversaire de l'imprimerie à Genève, la classe des Beaux-Arts de la Société des Arts, que préside M. Jean Mussard, a mis sur pied en ce début d'année 1979 trois manifestations, soit deux conférences et une exposition à l'Athénée, consacrées aux arts graphiques.

La première conférence nous permet d'entendre M. Jean-Jacques Ruffet, licencié en lettres anciennes devenu spécialiste en recherche et stratégie des communications. L'exposition du graphiste valaisan établi à Genève René Bittel, pour sa part, est ouverte à la salle Crosnier jusqu'au 24 février. Quant à la

seconde conférence, qui vient d'être donnée par M. Jacques Monnier, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts et des arts appliqués de Lausanne, elle ne fut pas tendre pour « les signes du négoce », soit la publicité.

Dans un exposé très dense, l'orateur dénonça tout d'abord les paradoxes en cascade que comporte ce mode d'expression typique de notre temps. Démonstration philosophique à l'appui, il assimila la publicité à une sorte de mythologie contemporaine, une forme de leurre qui trompe ceux-là même qui cherchent à induire les autres en erreur. A l'inverse de l'art, elle part d'une structure pour donner l'illusion d'un ensemble. Elle ne promet que dans la mesure où elle ne peut pas tenir sa promesse et constitue un acte par lequel le phantasme alimente son propre phantasme : le signe ne renvoie qu'à des signes et c'est le concept qui engendre la chose. Enfin, selon M. Monnier, la publicité est un moyen d'expression marginal, d'autant plus envahissant qu'il tente de détourner l'attention de lui-même. Et la façon dont le public l'accepte - par la force des choses - relève peut-être du sado-masochisme.

A. Bn.

*Petite erreur à relever dans l'article consacré à Monnier : Jean Mussard ne préside pas la Classe des Beaux-Arts, mais celle de l'Industrie et du Commerce. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Il a seulement prêté son concours à une manifestation organisée par la Classe des Beaux-Arts.*



TRIBUNE DE GENEVE, 3/2/79.

LA SUISSE, 12/1/79-



## René H. Bittel, Prix Oumansky 1979

# Le graphiste ou l'imagination au pouvoir

La Société des Arts Genève (classe des Beaux-Arts) vient de décerner le Prix Oumansky 1979 au graphiste suisse, installé à Genève, René-H. Bittel. Des œuvres de ce graphiste seront présentées au Palais de l'Athénée, à la Salle Crosnier, du 18 janvier au 24 février. Ce Valaisan âgé de 50 ans se définit en ces termes : « Né en Suisse, j'ai eu une éducation typiquement de ce pays, j'ai une formation professionnelle américaine et je possède une expérience internationale. »



Selon René H. Bittel, le public en général confond le graphiste avec le dessinateur et il ignore que c'est un spécialiste de la communication. Quant à lui, né à Berne, il fit ses études à Zurich et

à Fribourg, au Collège Saint-Michel, jusqu'au bac commercial. Mais il eut un père qui fut, à sa manière, un pionnier de la publicité touristique. Ayant dirigé pendant de longues années l'Office national suisse de tourisme, Siegfried Bittel fréquenta et lança de nombreux artistes aujourd'hui célèbres. Grâce à cet office, il y eut des affiches dans le monde entier et le graphisme suisse put ainsi s'affirmer.

René H. Bittel en fut ainsi profondément influencé et voulut entrer

dans une école de beaux-arts. Mais les siens tinrent à ce qu'il termine tout d'abord ses études. A 19 ans, il partit aux Etats-Unis et travailla dans des maisons de publicité. Ces années 50 furent capitales dans le domaine précis du graphisme et de l'utilisation typographique. Pour lui, l'Amérique aura été une école fantastique. Il y resta de 1949 à 1961 et ce furent des années de haute créativité marquées par de nombreux prix et diplômes.

De 1961 à 1965, on retrouve René H. Bittel à Paris, au service d'une importante maison américaine. En 1966 et 1967, il travaille près de Munich pour un centre de recherches de communications publicitaires, s'efforçant de prévoir l'avenir. Ce fut passionnant, car, en ce domaine, il n'y a pas de Madame Soleil.

Depuis 1967, il s'est installé à son compte et, par hasard, à Genève, travaillant beaucoup pour Paris et Rome, la Suisse étant restreinte dans son expression.

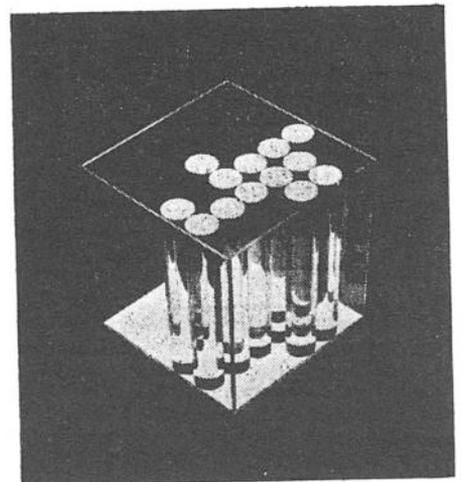


Illustration d'un rapport annuel financier.

Quelles sont les qualités du graphiste ? Intelligence, formation universelle, psychologie, talent et imagination permettant dans un travail en équipe de surmonter toutes les difficultés. Au fond, pour ces graphistes, il y a longtemps que l'imagination est au pouvoir !

Georges GROS



**ATHENEE** est fière et heureuse de féliciter pour sa brillante élection à la Présidence du Parlement de la République et Canton de Genève M. Jean REVACLIER, membre du Comité de la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre, dont il a personnellement et très vivement salué la renaissance et appuyé les efforts de recrutement.

La TRIBUNE DE GENEVE, 27/1/79.

## Fête à Satigny autour du nouveau président du Grand Conseil

La Salle communale de Satigny avait peine à contenir, vendredi soir, tous ceux et celles qui avaient répondu à l'invitation du nouveau président du Grand Conseil, M. Jean Revaclier. Sur sa terre et dans sa commune, celui qui dirige pour un an notre législatif cantonal accueillait tous ses amis, sans distinction d'étiquette politique. Et l'on voyait se côtoyer, autour des longues tables où était servi un souper campagnard, des députés de tous les partis, auxquels s'étaient joints des conseillers d'Etat, des conseillers nationaux, bon nombre de représentants des communes, à commencer par celle de Satigny, et bien d'autres personnalités genevoises.

C'est le maire de Satigny, M. Jean-Jacques Portalès, qui le premier salua le nouveau président et dit la joie et la fierté des habitants de Satigny qui voient l'un des leurs accéder à l'une des plus hautes fonctions de la République, sur les traces de son père.

### Rythme rapide

M. Maurice Aubert, qui vient de quitter la présidence du Grand Conseil, a remercié Jean Revaclier de l'aide qu'il lui a apportée en tant que premier vice-président, l'an dernier, et s'est félicité du rythme rapide que dès la première séance de cette année son successeur a su imprimer aux travaux du législatif.

Trois conseiller d'Etat ont adressé leurs vœux au nouvel élu: M. Jaques Vernet, président du Conseil d'Etat, qui offrit une belle gerbe de fleurs à Mme Revaclier, M. André Chavanne et M. Robert Ducret, qui dit son admiration pour les députés qui travaillent de longues heures au service de la collectivité.

### Idéal de justice

Le président du Parti radical, M. Louis Ducor, a relevé l'idéal de justice et de liberté qui anime le président du Grand

Conseil, tandis que M. Jean-Philippe Maitre, au nom de la Chambre d'agriculture – dont M. Revaclier est le président – exprimait tout l'espoir que les agriculteurs genevois mettent en Jean Revaclier.

Ce dernier, enfin, a exprimé sa reconnaissance aux Satignotes, a salué aussi les autorités des autres communes et les représentants du Pays de Gex, ceux des diverses organisations présentes et du Parti radical, les députés, les conseillers d'Etat, le procureur général, M. Foëx, le recteur de l'Université. M. Thorens



Jean Revaclier, président du Grand Conseil: un authentique vigneron (Photo ERL)



Suite de la page 21.

*lant au nom de l'agriculture. Mais celles qui furent contactées ont décliné, arguant les unes de leur horaire de travail déjà trop chargé, les autres (et nous n'étions pas loin de partager leur opinion) de ce qu'un tel débat, s'il pouvait avoir un intérêt académique, ou politique, réel, n'avait chez nous aucune chance d'avoir un effet pratique. Les orateurs se faisant, par ailleurs, forts d'englober l'agriculture dans leurs arguments, pourquoi vouloir être plus royalistes que le Roy ?*

*Le journaliste écrit : " Mais voilà : si M. Olivier Julliard a brillamment défendu la thèse de la propriété privée, il ne s'est trouvé aucun contradicteur pour défendre celle d'une solution autre. Ce n'était en tous cas pas le rôle de M. Paul Gilliard (...) qui lui avait été opposé, par les organisateurs, on ne sait trop pourquoi. (...) Il ne pouvait jouer le prosélyte d'un hypothétique collectivisme."*

*Une explication tout d'abord : le débat a été suggéré par M. Gilliard, qui a recommandé M. Julliard pour lui répondre, et non pas le contraire. Une remarque ensuite : s'il ne s'est "trouvé aucun contradicteur" pour "jouer le prosélyte d'un hypothétique collectivisme", ce n'est certes pas la faute des organisateurs - le débat était public et annoncé comme tel, l'entrée libre et la Salle des Abeilles contient 200 places. Pendant une bonne demi-heure - jusqu'à ce que le combat cesse faute de combattants - les contradicteurs ont eu la parole et ont pu dire ce qu'ils voulaient. S'il ne s'est trouvé personne pour entamer l'hymne collectiviste, c'est sans doute que même les Marxistes les plus convaincus savent que, même dans les pays totalitaires ... Tenez, voici ce qu'écrivent deux Communistes français après un séjour de deux ans en U.R.S.S. :*

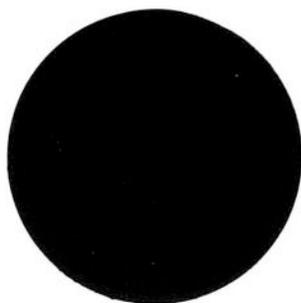
*L'attachement à la propriété privée, paradoxalement, est un des faits marquants de la société soviétique (...) La datcha ( maison de campagne ) représente un bien d'une valeur inestimable. L'ouvrier qui a pu, au fil des années, construire avec des planches trouvées çà et là, au hasard des possibilités, un petit cabanon sur un lot de terrain vendu par son entreprise, tient tout autant à ce lieu de repos que les membres de la caste officielle à leurs luxueuses villas, qui se laissent deviner au milieu des campagnes boisées et touffues, malgré de solides palissades. ( Nina et Jean Kéhayan, Rue du Prolétaire Rouge page 198.)*

*La confusion vient de ce que nos honorables ...contradicteurs ne connaissent pas encore bien l'esprit de l'Athénée. Nous ne cherchons pas à offrir des spectacles, mais à intéresser, instruire et faire réfléchir nos invités, d'une manière constructive, sur des problèmes concrets. Un débat, selon Larousse, est "l'action de discuter une question entre plusieurs". C'est bien ce qui a été fait. C'est ce qui a été fait et ce qui sera fait, toujours, en l' Athénée, depuis le fameux premier débat organisé par la Société des Arts à propos de la journée de 8 heures, en 1919.*

*Dans le domaine foncier, le seul débat concerne d'une part les privés et de l'autre la collectivité. MM. Gilliard et Julliard l'ont mené de main de maître. Vouloir faire du prosélytisme pour le collectivisme, alors qu'en U.R.S.S. elle-même c'est la propriété privée le fait marquant, eut été de la démagogie.*

## L'Industrie Métallurgique

# ÉLÉMENT DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE GENÈVE



L'Union des Industriels en Métallurgie  
du Canton de Genève groupe:

- 54 entreprises occupant 11000 personnes
- L'exportation constitue la caractéristique de l'industrie genevoise des machines et appareils qui fabrique une grande variété de produits de haute qualité.

**DOCUMENTATION**

**INFORMATION**

**U.I.M.** 9, rue Boissonnas, 1227 Genève-Acacias tél. (022) 43 93 70



LA MADONE DE PEROUSE d'après Raphaël  
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855)  
(exposée au Salon du Musée de l'Athénée).

Le peintre Abraham Constantin, frère de François, dont le talent s'imposait en Italie, envoya cette œuvre à la société Vacheron Constantin, en 1822. François Constantin en fut très honoré. Il la plaça en évidence dans son bureau et en tirait une égoïste fierté. Il écrivait alors :

*'Il importe qu'on ne puisse pas dire avoir vu ce tableau hors de notre maison, il fait fureur parmi les artistes, cet élan se communiquera sans doute aux étrangers qui viendront visiter notre ville, nous ferons de notre mieux pour en tirer parti.'*



La plus ancienne manufacture horlogère du monde.  
En l'île depuis 1755.

✠ **VACHERON** ✠  
**CONSTANTIN**

La plus noble parure du temps.